

Dée - Michael Delisle

Mauricio Segura

Numéro 80, printemps 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93690ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Segura, M. (2020). Dée - Michael Delisle. *L'Inconvénient*, (80), 8–8.



Dée

Michael Delisle

Dée est un roman déconcertant. On y suit le destin de « l'héroïne » éponyme, jeune fille qui grandit dans les années 1950 sur la rive sud, à Ville Jacques-Cartier (là même où Jacques Ferron avait élu domicile), et dont le parcours est jalonné d'humiliations et de moments d'abjection. Elle tombe enceinte à l'âge de quinze ans, épouse un contrebandier qui se désintéresse peu à peu d'elle, élève tant bien que mal son enfant. Elle tente en vain de séduire un Américain, initie à la sexualité un camelot, mais son mari découvre sans mal cette liaison et la bat. Elle subit d'abord ces assauts avec une vitalité et une force de caractère qui surprennent, puis, graduellement, elle s'enfonce dans une dépression qu'elle affrontera à l'aide d'antidépresseurs. Le plancher de sa demeure est couvert de crottes de chien, elle néglige son enfant et choisit de vivre enfermée chez elle, dans une amertume tue, pour ne plus avoir à affronter la violence de la stigmatisation dont elle fait l'objet.

Michael Delisle nous présente un récit de misère dont la protagoniste vit dans un néant perpétuel, produit d'un milieu qui baigne dans une grande pauvreté morale et culturelle. Si le roman n'offrait que cela, on aurait raison de se montrer perplexe : combien de récits du corpus québécois présentent un canevas similaire ? Or, nous suivons les mésaventures de *Dée* par l'entremise d'un narrateur qui relate les événements sans pathos ni lyrisme, sans moralisme, comme s'il provenait lui aussi de ce milieu et qu'il s'agissait à ses yeux d'événements banals.

Le roman fait un peu plus d'une centaine de pages, mais le récit s'étire sur plus d'une décennie et met en place une temporalité élaborée : il offre peu d'indications temporelles ; entre les courts chapitres, des ellipses s'étalent parfois sur plusieurs années ; et le passage du temps y est suggéré à travers le

dépérissement du corps de *Dée* (en particulier sa dentition), le développement de son enfant et, surtout, les changements urbanistiques qui se produisent à Ville Jacques-Cartier. La trajectoire sordide de *Dée* est mise en parallèle avec la transformation de ce bidonville en banlieue respectable. Ce récit est donc une allégorie du passage trop rapide à une modernité qui promettait monts et merveilles, mais qui, finalement, n'engendre qu'une amélioration matérielle partielle, sans rien changer au mal-être culturel et moral des habitants.

Lorsqu'on relit *Dée* aujourd'hui, il est difficile de ne pas s'arrêter à la représentation crue que l'auteur donne de la condition féminine. *Dée* est un objet pour tous les hommes qui gravitent autour d'elle, et elle n'arrivera jamais à se percevoir comme un sujet à part entière. Elle se livre, à son corps défendant, à une dépendance vis-à-vis des hommes qui est à la fois son salut illusoire et sa perte. Elle vit, comme l'écrivait Gilles Marcotte à la parution du livre, « une véritable tragédie de l'abandon ».

Grâce à son écriture épurée et faussement simple et à un récit qui recourt habilement aux non-dits, Michael Delisle atteint à l'universel en campant cette « héroïne » inoubliable ballotée par le feu roulant de l'urbanisation, prisonnière d'une sociabilité toxique et fatalement écartée de la marche de l'histoire. ■

Mauricio Segura